

Études littéraires africaines

Echos du silence : remarques sur la littérature des Grands Lacs...

Alain Ricard



Number 14, 2002

La littérature des Grands Lacs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041742ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041742ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ricard, A. (2002). Echos du silence : remarques sur la littérature des Grands Lacs... *Études littéraires africaines*, (14), 4-9. <https://doi.org/10.7202/1041742ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Une réussite éditoriale est-elle nécessairement une réussite littéraire ? Disons qu'il n'y a pas en Afrique tellement de réussites éditoriales et que nous aurions tort de faire trop la fine bouche : il faut du talent pour occuper une place préparée d'avance et Moses Isegawa n'en manque pas. Quelles sont les limites de ce talent ? K. Gyssels nous aide à les entrevoir avec sa lecture sans concession de *Slangenkuil* (1999).

Speke à la cour du roi de l'Ouganda, le Kabaka, c'est déjà un roman ; Richard Kandt au Rwanda, c'est passionnant... Alice Lakwena, ce sont des histoires extraordinaires et effrayantes sous la plume d'Heike Berendt : le champ littéraire est un peu étriqué s'il ne prend en compte que les produits étiquetés littérature. Il faut y joindre les best sellers, les entretiens, les témoignages, par exemple ceux des Commissions d'enquête sur le génocide... Enfin l'irruption d'une forme de mondialisation dans la littérature (*Les Chroniques abyssiniennes*, parues en 1998 sont devenues un best seller mondial et sont traduites en dix-sept langues en novembre 2002) signale aussi que les Grands Lacs sont toujours un des lieux de l'événement, du conflit, de formes d'irruption de l'inédit, en Afrique : carrefour des intérêts et des passions, clé de voûte d'une architecture de la domination, ils engendrent de bien étranges monstres et irradient de bien nouvelles énergies...

■ Pierre HALEN et Alain RICARD

ECHOS DU SILENCE : REMARQUES SUR LA LITTÉRATURE DES GRANDS LACS...

Le thème du silence sert de conclusion au beau livre de Lisa Malkki, *Pureté et Exil : violence, mémoire et cosmologie nationale chez les réfugiés hutus* (1995). L'auteur analyse ce qu'elle appelle "l'architecture du silence". Le terme me paraît très approprié puisqu'il s'agit d'une construction dont les aspects intérieurs et extérieurs sont solidaires, s'arc-boutant l'un sur l'autre. Le silence est pour Lisa Malkki une donnée de fait - les réfugiés parlent peu - mais aussi une expérience intérieure : le silence s'est fait en eux.

"Les habitudes de prudence de silence et de discrétion font partie des manières d'être quotidiennes des gens du Burundi et sans doute du Rwanda.

Cette architecture du silence habite les gens... La police cherche toujours des armes ou des textes ; le philosophe Melchior Mbonimpa a écrit sur l'ordre politique au Burundi : "Pourquoi n'y a-t-il pas un seul écrivain burundais ? En fait la réponse est simple : le texte est toujours un boomerang moral." ...La répression condamne à la stérilité même ceux qui n'ont objectivement rien à craindre..." (Malkki, 1995 : 294).

Le silence s'était fait aussi longtemps sur cette région avant qu'elle ne fasse irruption sur nos écrans en 1994. Très peu de chercheurs travaillaient sur le Rwanda, par exemple en France, Jean-Pierre Chrétien travaillait surtout sur le Burundi, avant la fin des années quatre-vingt, et jamais le livre de René Lemarchand sur le Rwanda et le Burundi (1970) n'a été traduit, alors qu'il s'agissait d'un travail de référence. Il n'était pas rare d'entendre que le kinyarwanda n'était pas une langue bantoue, ou encore qu'il faudrait créer un Tutsiland et un Hutuland. Ignorance et arrogance caractérisent malheureusement trop souvent dans les années soixante le regard français sur une région où la mythologie a trop longtemps fait rêver aux Sources du Nil et aux Monts de la Lune, dans la méconnaissance satisfaite des réalités culturelles et historiques.

Peu de travaux ont été rédigés, en France, sur la littérature du Rwanda. Saverio Naigiziki était plus cité que vraiment commenté ; quant à Alexis Kagame, bien peu se sont risqués à le traduire. Les anthologies oubliaient souvent Saverio Naigiziki, sur qui une excellente notice biographique était parue dans le *"Who's Who" in African literature* de J. Jahn (Tübingen, 1972).

Une littérature est faite des œuvres, mais aussi de lectures, de relectures : le silence sur les œuvres les enferme, dépose de nouvelles couches d'incompréhension sur elles... Le même phénomène risque de concerner Alexis Kagame dont l'œuvre en kinyarwanda n'est pas traduite en français, et est rarement étudiée en même temps que le travail en français. Or Saverio Naigiziki et Alexis Kagame ont été publiés à peu près au même moment à Astrida, au Rwanda. Entre les deux auteurs existe un faisceau de rapports, une série de tensions qu'il conviendrait de problématiser pour établir un champ littéraire rwandais. Ainsi est-il étrange de lire, sous la plume de S. Naigiziki, dans le livre publié à Astrida en 1954, cet énoncé : "La vie, ce que nous appelons "ububingo", l'un des rares mots abstraits que nous possédions dans notre langue du Ruanda" (Naigiziki, 1954 : 134) ...La thèse de Kagame sur la "Philosophie Bantu-ruandaise de l'Être" est parue en 1956, et à cette époque, l'abbé Kagame était à Rome. Comment peut-on écrire, au même moment, que le kinyarwanda est pauvre en termes abstraits ? L'autodidacte hutu, Saverio Naigiziki, admirateur du Mwami, montre bien son attitude ambiguë à l'égard de sa langue et de sa culture alors que l'abbé choisit une autre voie... mais ils semblent s'ignorer.

Quelques pistes de lecture

Le texte de *L'Escapade* de S. Naigiziki appartient à un genre que j'avais essayé de caractériser à partir de l'œuvre de Félix Couchoro, romancier togolais (Ricard, 1987) : il est le moyen pour une classe moyenne virtuelle de se faire entendre en français, de se faire reconnaître un capital culturel. L'employé de la maison de commerce européenne, celui qui s'est

fait une place entre négociants européens et paysans autochtones, cherche la reconnaissance sociale par son œuvre en français. En ce sens précis, le monde de Naigiziki est exactement celui de Félix Couchoro. Saverio Naigiziki écrit dans les années quarante et parle de l'émergence d'une classe d'employés de commerce, dont Félix Couchoro nous donne un tableau exact dans le dernier chapitre de *L'esclave* (1929), ou alors dans *Drame d'amour à Anecho* (1952), qui porte précisément sur la difficulté d'un mariage entre deux groupes rivaux... Tel est le thème de la pièce de Saverio Naigiziki, *L'Optimiste*, qui porte sur le mariage impossible entre un Muhutu et une Mututsi ; la rencontre n'est pas fortuite : les chefferies togolaises et les clans rwandais ne devraient plus jouer de rôle dans les alliances matrimoniales, nous disent les deux jeunes auteurs "progressistes".

Pour F. Munyarugerero, la pièce *L'Optimiste* est un "combat sans cohérence pour un dénouement équivoque" ; dans sa conclusion, le critique rwandais explique que "Naigiziki a été l'un des pionniers qui ont lancé les débats sur la réalité sociale du Rwanda entre 1940 et 1960..." Il a pris soin de ménager la caste seigneuriale et de louer l'action belge et catholique dans ce Rwanda, mais sa pensée profonde était toute de liberté" (Dossier, Revue *Dialogue*, 1994, p. 65). Tel était sans doute l'homme, mais à lire son œuvre, ce qui est notre propos ici, je ne partage pas tout à fait ce dernier jugement : je pense plutôt que la pensée de Saverio Naigiziki est prisonnière de contraintes et de clichés dont elle a du mal à s'affranchir et je me permets de dire que tel est bien le problème de l'écrivain "moyen".

Ainsi Félix Couchoro écrit entre les deux guerres sur le Togo, mais reste victime des clichés du nationalisme togolais et ne traite pas la question du rapport Nord-Sud, sauf sur le mode caricatural. L'incapacité à affronter l'histoire dans le texte, à mettre en forme la libération des contraintes et des clichés de l'univers colonial est justement ce qui fait de Naigiziki ou de Couchoro des romanciers moyens, voire médiocres, mais des romanciers quand même. Le piège dans lequel nous devons éviter de nous laisser enfermer est de faire d'eux de grands écrivains, voire des modèles, d'en présenter une vision non critique, de les réhabiliter. Il faut montrer en quoi ils sont intéressants, mais en quoi ils sont limités... Ils dessinent les contours du champ d'exercice de l'écriture, dans des situations historiques, et à ce titre méritent notre attention et notre estime.

Des aperçus sinistres

Saverio Naigiziki en sait plus qu'il n'en dit, qu'il n'en peut dire, et peut-être qu'il n'en sait dire, sur la violence des relations entre groupes dans le Rwanda : son errance dans la région des Grands Lacs, son "escapade", est une incapacité à conceptualiser, à formuler le monde qui l'entoure. Pour traiter de ce grand sujet, Naigiziki, l'employé autodidacte, n'a que des moyens limités : il bouge, écrit des lettres, va à la messe, il trouve dans

l'Eglise un refuge, une aide... Il évoque bien les "temps sanguinaires" mais il ne peut en parler sans sensiblerie ou pathos : "Plaisir inhumain de tuer", "peuple saignant" sont les vestiges d'un "paganisme mourant" (p. 146-147). C'est l'un des rares moments du livre dans lequel la violence soit présente, mais nous en restons à des clichés.

S. Naigiziki manque de moyens pour parler de ces maux : racisme, génocide, alors qu'il en connaît fort bien la présence... Une remarque originale de J. Riesz sur l'absence de Lumumba dans le roman africain (Riesz, communication personnelle, AR) peut être élargie à une absence des personnages historiques de l'Afrique centrale : il y a dans la littérature des Grands Lacs un silence sur l'histoire qui contraste violemment avec la présence massive de la littérature d'exploration et de colonisation. Cette région aux paysages spectaculaires et aux merveilles naturelles est aussi le pays des grands récits de la découverte et de la conquête de l'Afrique. Ce monde a été mis en scène par ceux qui ont transformé la conquête en épopée, qui se sont voulus les poètes de l'exploration de l'Afrique. Le matériau fictionnel est alors dans le récit de Speke (Speke, in Ricard, 2000 : 665), dont le séjour à la cour du Kabaka est peut-être le premier roman ougandais ; ou bien dans les expéditions de Stanley, au "cœur du continent mystérieux" (Stanley, in Ricard, 2000 : 920). Mais l'histoire ne s'est pas arrêtée. Le seul romancier de l'histoire, dans cette région, est Ngugi : or le Mont Kenya est loin et les révoltes anticoloniales - les Mau Mau - ont débuté il y a un demi-siècle...

Ainsi l'Afrique centrale a-t-elle produit très peu de romans et j'aurais beaucoup de peine à citer un titre, aussi bien ougandais que burundais ou zaïrois du Kivu. Cette difficulté à s'exprimer n'est pas propre au Rwanda et au Burundi : elle paraît habiter les Grands Lacs. Une certaine forme d'indicible semble habiter les traditions dynastiques codifiant la parole.

En Ouganda, la production littéraire commence à peine au début des années cinquante : le premier roman ougandais est le livre d'Okot, écrit en acholi, *Lak Tar* (1954) ; plus tard, les pièces de théâtre de John Ruganda témoignent d'une conscience politique aiguë des problèmes des Grands Lacs (Ricard, 1998). John Ruganda est celui qui fait explicitement une œuvre à partir de ces différences. Le lac est un carrefour, un monde de rencontres où ne s'est pas opéré le métissage de la côte. Les mythologies révolutionnaires n'y fleurissent pas, comme près de la montagne, mais les tragédies de l'histoire ont frappé tôt, détruisant plus vite les illusions de l'Indépendance... Dans une des dernières pièces de John Ruganda, *The Floods* (*L'inondation*, 1980), la montée soudaine des eaux du lac est utilisée comme une métaphore des catastrophes politiques de la région à partir du génocide (le mot est, à juste titre, utilisé) d'Amin au début des années soixante-dix.

En fait il n'y a pas de romancier ougandais : Timothy Wangusa, John Nagenda, Gorette Kyamurendo ne sont pas à la hauteur des enjeux de l'histoire. Encore une fois, les principaux héros romanesques, les monstres

dignes de Frankenstein, vivent dans notre histoire ou sur l'écran : Idi Amin est à la retraite en Arabie après s'être pavané dans un film de Barbet Schroeder. Dans un tout autre genre, Alice Lakwena ou Agathe Habyarimana parlent à l'imagination... Les romanciers auront du mal à les faire oublier... Le succès mondial des *Chroniques abyssiniennes* signifie que Moses Isegawa a relevé le défi avec succès. N'oublions pas qu'il a fallu près d'un demi-siècle pour qu'un romancier latino-américain, Mario Vargas Llosa, sache parler des horreurs de la dictature de Trujillo dans la *Fête du bouc* (2001).

Cette rareté de la littérature, ce silence des lacs - l'une des pièces de l'écrivain ougandais J. Ruganda s'appelle curieusement *Echoes of Silence* -, m'a toujours frappé dans ces régions qui ont beaucoup alimenté les chroniques journalistiques de la terreur, et cela dès les années soixante, comme on l'ignorait trop en France. A quoi bon parler, semblaient se dire certains... Pourtant l'art entretient des rapports intimes avec le mal, qui est "...sa force, son sujet, sa raison d'être" (Abecassis, *Petite métaphysique du meurtre*, p. 94). La littérature n'avait pu au Rwanda, ou en Ouganda, commencer à se saisir de l'histoire. Nous pouvons réfléchir sur l'exemple de l'auteur d'une escapade saisi de transes : la fuite ou la possession par l'écriture sont-elles les deux seules façons d'échapper au silence qui se fait en vous, et autour de vous ? Ou alors faut-il s'exiler deux fois de sa langue, écrire en hollandais quand on est Ougandais ? Est-ce ainsi seulement que le silence se brise ?

■ Alain RICARD

Bibliographie

- ABECASSIS Eliette, 1999, *Petite métaphysique du meurtre*, Paris, PUF.
- BEHREND Heike, 1997, *La guerre des esprits en Ouganda, 1985-1996*, Paris-Montréal, L'Harmattan.
- FRANCHE Dominique, 1997, *Rwanda, Généalogie d'un génocide*, Paris, Les petits livres.
- Enquête sur la Tragédie rwandaise*, 1998, Rapport d'information déposé par la Mission d'information de la Commission de la défense nationale et des Forces armées et de la Commission des Affaires étrangères sur les opérations militaires menées par la France d'autres pays et l'ONU au Rwanda entre 1990 et 1994, Paris, Assemblée nationale (4 volumes, 150 F).
- CHRETIEN Jean-Pierre, 1993, *Burundi, l'histoire retrouvée*, Paris, Karthala
- GOUREVITCH Philip, 1998, *We wish to inform you that tomorrow we will be killed with our families*, Stories from Rwanda (New York, Farrar Strauss and Giroux, 1998 (4^e tirage), 356 p. (Trad. fr. *Nous avons le plaisir de vous informer que, demain, nous serons tués avec nos familles*. Chroniques rwandaises. Denoël, 1999, 399p.)
- ISEGAWA Moses, 2000, *Chroniques abyssiniennes*, Paris, Albin Michel.
- KUPER Léo, 1981, *Genocide, Its political use in the Twentieth Century*, Londres, Penguin.
- LEMARCHAND René, 1970, *Rwanda and Burundi*, Londres, Pall Mall Press.
- MALKKI Lisa, 1995, *Purity and Exile, violence, Memory and National cosmology among Hutu Refugees in Tanzania*, Londres, Chicago, University of Chicago Press.

- MUNYARUGERERO F.-X., 1984, *L'engagement socio-politique de Saverio Nayigiziki travers l'Optimiste*, Butare, Dialogue, p.57-63.
- NAIGIZIKI Saverio, 1949, *Escapade ruandaise, Journal d'un clerc en sa trentième année*, Bruxelles, Deny 208 p.
 1954, *L'optimiste*, pièce en trois actes, Astrida, Groupe scolaire, 58 p.
 1955, *Mes trances à trente ans*, Astrida., Groupe scolaire, 2 vols,
 1 : *De mal en pis*, 206 p., 2 : *De pis en mieux*, 209-487 p.
- NAHOUM-GRAPPE Véronique, 1994 (sous la direction de), *La Guerre dans l'ex-Yougoslavie*, Paris, Editions Esprit
- NAGENDA John, 1986, *The Seasons of Thomas Tebo*, Nairobi, Heinemann.
- OKOT P'BITEK, 1989, *White teeth (Lak Tar, traduit de l'acholi)*, Nairobi, Heinemann.
- PRUNIER G., 1997, *Rwanda, 1959-1996*, Paris, Editions Dagorno.
- REYNTJEN Filip, 1994, *L'Afrique des Grands lacs en crise*, Paris, Karthala
- RICARD Alain, 1987, *Naissance du roman africain : Félix Couchoro (1900-1968)*, Paris, Présence Africaine, 228 p.
 1998, *Ebrahim Hussein*, Paris, Karthala.
 2000, *Voyages de découvertes en Afrique*, Paris, Bouquins/Laffont
- RUGANDA J., 1980, *The Floods*, Nairobi, Heinemann.
 1986, *Echoes of Silence*, Nairobi, Heinemann.
- Uganda Creative Writers Directory*, 2000, Les Cahiers de l'Alliance française, Femrite, Kampala.
- VARGAS LLOSA Mario, 2001, *La fête du bouc*, Paris, Gallimard.
- WANGUSA Timothy, 1989, *Upon this Mountain*, Nairobi, Heinemann.

MOSES ISEGAWA, OU L'IMPUNITÉ DU COBRA

Aux Pays-Bas, des auteurs africains forment depuis les années 90 un nouveau groupe de littérature migrante. Si, depuis les années 70, les auteurs d'origine surinamienne (Hugo Pos, Astrid Roemer, Bea Vianen, et plus récemment Ellen Ombre, Anil Ramdas), antillaise (Clark Accord, Boeli Van Leeuwen, Frank Martinus Arion), indonésienne (Hella Haase, en fait hollandaise) font partie du paysage littéraire, tout autre est ce groupe hybride d'auteurs venant non des ex-colonies hollandaises, mais de différents pays du Sud, d'Afrique, d'Asie, d'Amérique latine. Il s'agit d'écrivains qui, soit délibérément, soit par le hasard de leurs parcours, se sont établis aux Pays-Bas et auxquels le néerlandais est "imposé" comme facteur d'intégration.

En effet, les Pays-Bas ont promu, à travers de respectables institutions comme "De Stichting Fonds der Letteren", la visibilité de ces nouvelles voix qui insufflent une nouvelle vie à une littérature en néerlandais qui a de plus en plus du mal à assurer sa part dans la *World Literature*. Le "Fonds des lettres" attribue ainsi régulièrement des bourses de traduction ; par exemple, celle qui a permis l'édition néerlandaise du roman qui